

I. I. O.

II

1305

L

N. Iorga

Sobieski et les Roumains

1683-1696

Conférence donnée à la
Bibliothèque Polonaise
de Paris (février 1933).

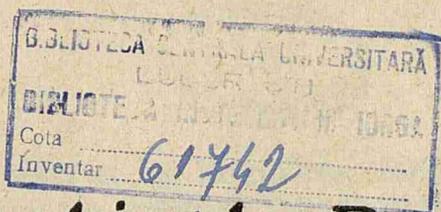


PARIS

J. GAMBER, ÉDITEUR, RUE DANTON 7

1933

N. Iorga



Sobieski et les Roumains

1683-1696

Conférence donnée à la
Bibliothèque Polonaise
de Paris (février 1933).



PARIS

J. GAMBER, ÉDITEUR, RUE DANTON 7

1933



Sobieski et les Roumains, 1683-1696

—Conférence donnée à la Bibliothèque Polonaise de Paris (février 1933)—

Cette année est marquée par le souvenir du fait glorieux de la bataille de Vienne et de cette action de Sobieski qui certainement a décidé du sort de la capitale autrichienne ; elle est liée donc aussi au souvenir du grand roi de Pologne. Sobieski a eu entre autres des rapports assez étroits avec la Moldavie, moins étroits avec la principauté voisine de Valachie, qui, cependant, elle aussi a figuré dans ses préoccupations sans être toutefois dans celles de tout premier ordre.

Cependant dans ces relations, dont je chercherai à définir le but d'une façon plus étroite, il y a encore des côtés obscurs sous plusieurs rapports, surtout sous celui de la loyauté du prince Constantin Cantemir, père du célèbre historien Démétrius, qui régnait à ce moment en Moldavie et qui a dû prendre une attitude, peut-être même plusieurs, à l'égard de la politique du roi Jean III.

Dans des publications récentes, comme celle du Journal de Sobiesky par M. Chowaniec, des accusations ont été prononcées contre la politique du prince moldave qui ne paraissent pas être fondées, et, comme Polonais et Roumains sont des alliés, et qu'ils poursuivent dans ces moments difficiles pour l'histoire de l'humanité entière des buts qui sont les mêmes, comme ils sont animés par un même esprit, je crois que dans leur pensée il ne faut pas introduire, par une mauvaise interprétation des documents historiques, des inimitiés qui n'ont pas existé, des conflits qu'on suppose seulement, des difficultés que les contemporains n'ont pas connues.

Par l'analyse continue et étroite des sources, je crois pouvoir prouver que cet homme simple, mais bon soldat, excellent patriote moldave, et, en même temps, ami permanent du roi n'a

pas oublié un seul moment, et d'une seule ligne, son devoir envers la chrétienté.

J'ai, pour le prouver, pour écarter des doutes qui persistent encore et qui maintenant peuvent se fonder sur un document contemporain,—les documents contemporains ne sont pas toujours les meilleurs, bien qu'ils soient très utiles, et il faut penser à l'état d'esprit des personnes qui les ont écrits—, pour écarter donc ces doutes, j'ai la possibilité d'employer deux sources qui sont certainement de tout premier ordre. D'abord la correspondance même de Sobieski, correspondance qui, heureusement, s'est conservée, étant publiée dans la grande collection roumaine Hurmuzaki par feu Jean Bogdan et, en même temps, les lettres adressées de Moldavie à Jean III. Je crois ces témoignages irréfutables. S'il y en a d'autres, ils doivent céder devant ce que dit le roi lui-même et devant les documents qui viennent de la correspondance de ceux qui ont pu pendant de longues années avoir les rapports les plus étroits avec le souverain polonais.

Il y a ensuite comme seconde source que j'appellerai à l'appui de mon argumentation la correspondance du représentant du roi de la France en Pologne à cette époque, et on sait combien étaient étroits les liens entre Jean Sobieski et la France. Il s'agit de la correspondance de Béthune, qui n'a pas été seulement ce représentant du roi de France en Pologne, devenant ainsi le témoin du règne et des actions de ce Souverain, mais l'a accompagné pendant la campagne moldave en 1686.

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir des documents plus éloquents et plus dignes de foi que la correspondance royale et ces rapports adressés à Louis XIV par son ambassadeur.

Je commencerai par ce qui a suivi immédiatement la bataille de Hotin: elle doit être mise à côté de celle de Vienne, qui est survenue une dizaine d'années plus tard, et Sobieski a montré à cette époque comme Hetman du royaume les mêmes qualités militaires de tout premier ordre, et, par cette victoire sur les Turcs devant une ville qui appartenait encore à la Moldavie, car elle n'a été occupée par les Turcs qu'après le commencement du XVIII^e siècle, en 1713, il a contribué essentiellement à créer, en dehors d'une situation internationale à son pays, un état d'esprit dans le Sud-Est de l'Europe qui permettait cer-

taines espérances. Je ne dirai pas : certaines illusions, car en ce cas il s'agissait non pas d'illusions, mais d'espérances bien fondées. On pouvait s'appuyer sur une victoire comme celle de Hotin pour espérer dans ce Sud-Est européen une autre situation que la vassalité des pays roumains à l'égard des Turcs.

Je touche ici à une erreur très répandue, que j'ai cherché toujours à combattre. Cette vassalité ne représentait guère l'état de provinces de l'Empire Ottoman. Jamais les deux principautés roumaines, Moldavie et Valachie, n'ont perdu leur autonomie absolue, leur droit de disposer de tous les moyens qui appartenaient à l'État : le droit d'élire le prince, de se donner des lois, de faire des guerres sans en demander la permission au Sultan, qui pouvait se fâcher ensuite ; sans tenir compte de cela, un prince de Moldavie ou de Valachie pouvait combattre contre n'importe quel voisin, même le Moldave pouvait combattre contre le Valaque et le Valaque contre le Moldave, comme c'est le devoir entre frères.

Il n'y avait pas une situation d'esclavage, de soumission absolue du côté des Roumains, une situation de tyrannie insupportable — et, sans doute, s'il y avait eu cette tyrannie, on s'en serait débarrassé depuis longtemps — de la part de l'Empire Ottoman. De sorte que la Moldavie et la Valachie, surtout la Moldavie, qui était en première ligne intéressée, avaient à choisir entre cette situation de vassalité, d'autonomie rachetée par un tribut et par des présents, et l'adhérence à une politique chrétienne.

On verra de quelle façon Jean III a présenté cette adhérence à la politique chrétienne qui était représentée par la Pologne. On verra quelle a été l'erreur, puisqu'il y a eu aussi un erreur. Lorsqu'on commémore quelqu'un, il faut parler d'abord de ses qualités et de ses mérites, mais on peut se permettre de temps en temps de signaler aussi des erreurs qui ne viennent pas toujours de celui qui les a commises, mais un peu de l'atmosphère de son époque. Car on ne peut demander à personne de se détacher complètement de cette atmosphère de l'époque dans laquelle il vit.

Il est bien certain que pendant des siècles on parlera des erreurs et parfois — qu'on me permette le terme — des bêtises que nous commettons et que nous considérons comme étant des choses d'un caractère noble et élevé ou des choses d'un intérêt tellement puissant qu'on ne peut pas faire autrement.

Aussitôt après la bataille de Hotin, comme il n'y avait pas encore une coalition européenne contre les Turcs, une réunion de tous les États chrétiens contre l'Empire Ottoman qui commençait déjà à montrer des signes de déchéance et de dissolution, Sobieski devait au pays qui était confié à son intelligence politique et à sa valeur militaire de chercher à conclure une paix honorable avec le Sultan.

Il a été sans doute un chevalier de croisade, quelqu'un qui a ressuscité ce grand idéal du moyen-âge. Il y a eu un courant de romantisme honorable et sympathique pendant la seconde moitié du XVII^e siècle — on découvre quelque chose de ce romantisme dans certaines directions de la politique de Louis XIV lui-même —, et à côté il y a eu autre chose : ce désir de gloire, cette tendance à imiter Alexandre-le-Grand et César, tendance qui tenait à l'éducation générale : tous les princes de cette époque recevaient une préparation dans ce sens.

Sobieski était donc, d'un côté, le rénovateur de la croisade, d'un autre côté le représentant de cet idéal de gloire répandu partout en Europe, gloire qu'on payait parfois très cher, et la France l'a payé comme la Pologne, comme quiconque s'est laissé prendre par cet enthousiasme pour l'action glorieuse en elle-même.

C'était en même temps un homme qui sentait bien la responsabilité de sa situation et qui n'aurait pas risqué tout pour gagner encore une bataille et conquérir une province qu'il aurait dû abandonner le lendemain.

Dans les livres d'école, quand on présente un héros, il doit l'être à chaque moment : héros quand il combat, héros quand il ne se bat pas, héros le matin, héros à midi, héros le soir ; seulement les héros ne sont pas faits ainsi, et le meilleur héroïsme est celui qui tient compte des circonstances, qui ne se dépense pas trop, parce que répandre tout ce qu'on a comme provision d'héroïsme à un moment où on n'en a pas besoin, c'est parfois devoir en manquer au moment où l'héroïsme est nécessaire. Ce n'est pas offenser la mémoire de Sobieski que de dire qu'il a désiré la paix avec les Turcs avant 1683.

Il s'est adressé, à ce même moment, aux trois princes des provinces danubiennes¹. Deux étaient Roumains, le troisième, le

¹ J. Bogdan, dans la collection Hurmuzaki, *Suppl.* II, vol. II, p. 114. Cf. aussi le no. LXI.

prince de Transylvanie, un Magyar. Celui de Moldavie était Georges Duca, le prince de Valachie un Cantacuzène, Șerban; en Transylvanie le prince était Michel Apaffy.

On ne sait pas d'une façon plus précise quelles ont été les relations de Sobieski avec le prince de Transylvanie, mais dans nos documents j'ai rencontré ce qu'il faut pour pouvoir se rendre compte de la façon dont se poursuivaient les rapports entre Sobieski et le prince de Moldavie. C'était un homme très riche, très sage, ayant beaucoup d'expérience, dévoué aux Turcs, mais pas autant.

Il faut se rappeler que à la bataille de Hotin il y a eu de la part des deux princes, de celui de Moldavie, Étienne Petriceicu, qui s'est réfugié ensuite en Pologne, où il devait mourir, et de la part du prince de Valachie, Grégoire Ghica, la désertion formelle des rangs de l'armée ottomane; ils ont quitté cette armée, et Ghica, qui savait mieux que l'autre la façon dont il faut parler aux Turcs, c'est-à-dire la façon dont il faut leur mentir pour répondre de la même façon qu'ils en agissaient eux-mêmes, a eu le courage d'envoyer, aussitôt, une lettre au Grand Vizir pour lui expliquer qu'il n'a pas abandonné l'armée de son suzerain, mais que des nécessités inexorables se sont présentées, comme on le dit aujourd'hui lorsqu'il y a une défaite, une trahison¹. Il présenta comme une action stratégique ce qui devait l'empêcher longtemps d'occuper un trône roumain. On a de lui une lettre, datée du 10 décembre 1673, par laquelle il offrait à Sobieski sa médiation pour la paix avec les Turcs².

Mais, quoi qu'il y eût, Duca lui aussi, venant après un pareil acte, qui montrait la possibilité d'une autre politique, n'était pas un suppôt des Turcs; il aurait désiré comme n'importe quel autre prince roumain, n'importe quel autre chrétien du Sud-Est européen, une existence politique beaucoup plus libre que celle qu'il pouvait avoir sous la suzeraineté du Sultan.

Il ne faut pas oublier que, plus tard, après la campagne de Vienne, ayant été pris par les Polonais et transporté en Galicie, où il est mort, Duca a été considéré par ceux qui disposaient ainsi de son sort comme un prince chrétien malheureux, qui avait eu dans son passé des mouvements d'amitié envers les Polonais,

¹ Voy. notre étude *Despre Cantacuzini*, Bucarest 1902.

² Nos *Actes et fragments*, I, Bucarest 1895, pp. 294-295.

et lui-même a considéré cette captivité plutôt comme une retraite au milieu d'une population chrétienne et amie.

Sobieski s'est adressé donc à Duca, et voici de quelle façon, dans une lettre datée 1676¹, il présente les services que celui-ci lui aurait rendus.

Il dit que Duca a fait son „devoir chrétien“, qui est aussi „un mérite devant Dieu“, en négociant la paix avec le Sultan². Donc jusqu'à cette date les Moldaves représentés par Duca ont fait une politique chrétienne autant qu'elle leur était permise par les circonstances.

Le roi craignait que les Turcs ne poussent le médiateur lui-même à une action guerrière³, mais il était convaincu, malgré la campagne d'Ibrahim-Pacha⁴, que l'intervention des trois princes chrétiens pourrait être utile à l'oeuvre diplomatique qui venait de commencer.

Le commandant des troupes moldaves gardait le pont sur le Dniester avec 1.500 hommes⁵. Il y avait donc toute une petite armée qui pouvait être utilisable pour les projets de Sobieski, et entre le commandant des troupes moldaves et le roi de Pologne continue une correspondance qu'on pourrait qualifier plutôt comme une action d'inimitié à l'égard des Turcs.

Lorsque les Turcs se préparaient à attaquer la Pologne et que le commandant des troupes moldaves sur le Dniester entretenait une correspondance avec le roi voisin, on ne peut pas dire que la Moldavie n'entraît pas dans cette action générale de la chrétienté contre les Turcs⁶. Il fallait faire mine de fidélité, mais sous cette apparence de fidélité se cachait la permanence d'une politique chrétienne.

¹ Bogdan, loc. cit., pp. 109-110. Cf. le no. suivant.

² Cf. *ibid.*, p. 87, no. 1, lettre d'un envoyé du roi de Pologne en Transylvanie, Casimir Gira, 27 janvier 1676: „Le Grand-Vizir sera toujours plus glorieux que jamais faisant cette paix avec la Pologne sans la mettre dans les desespoirs... La Moldavie et la Valachie font voir desjà le mauvais effet par la ruine que ces pays-là ont souffert“.

³ Bogdan, loc. cit.

⁴ Nos *Actes et fragments*, I, p. 87, no. 2, et nos *Studii și documente*, XI.

⁵ Bogdan, loc. cit., p. 117; *Actes et fragments*, loc. cit. („5.000 Valaques“); *Studii și doc.*, loc. cit.

⁶ Sur le passage par la Moldavie, en 1677, du Palatin de Kulm envoyé à la Porte, nos *Actes et fragments*, I, pp. 88-95, et P. P. Panaitescu, *Călători poloni*, Bucarest 1930.

Du reste, elle était ancienne, datant du XV-e siècle, de l'époque d'Étienne-le-Grand, avant le conflit provoqué par le roi Jean-Albert, politique qui a été représentée aussi, malgré les mésintelligences avec la Pologne, par Michel-le-Brave, qui a été forcé de combattre contre Jean Zamoyski, mais ceci ne l'a pas empêché, par ses rapports avec l'Empire sinon avec la Pologne, de servir la politique chrétienne.

Cette politique chrétienne des principautés roumaines, commencée par l'action d'offensive contre l'Empire ottoman d'Étienne-le-Grand et continuée par l'action héroïque de Michel-le-Brave, se conserve pendant tout le XVII-e siècle. Il n'y a pas un seul moment où il n'y ait eu, en même temps que la fatalité de l'adhérence à l'Empire ottoman, ce désir de se détacher des liens qui reliaient les pays roumains à un État d'une autre religion et d'autres tendances que celles de la race roumaine.

En tout cas, en 1681 Duca fit un voyage à Constantinople et sut gagner les Turcs, obtenant d'eux, à côté de sa situation de prince moldave, une autre, assez intéressante, qui touche aux intérêts de la Pologne.

On sait que vers la moitié du XVII-e siècle Bogdan Chmilnitzki, chef d'une révolution plutôt sociale, s'est détaché de la Pologne, commençant une politique qui l'a amené au mariage de son fils Timothée avec la fille de Basile Lupu, prince de Moldavie. On sait aussi que Timothée a été tué en Moldavie pendant une guerre commencée par ordre du prince de Transylvanie contre Basile, et on sait enfin que cet État ukrainien, créé par Bogdan et maintenu quelque temps par Timothée, s'est trouvé bientôt dans une situation telle qu'il lui fallut opter entre la domination des Moscovites, la domination polonaise et la domination turque. On parle beaucoup d'Ukraine en ce moment, mais il y a une chose qu'on a oubliée : c'est que les Moldaves ont été à ce moment les maîtres de la partie occidentale de la province ; Duca a été prince en Ukraine du côté de Nimirov et de Tzikanovka. Il y a envoyé un Grec, qui était son représentant attitré de l'autre côté du Dniester et, chose assez importante, si les vastes terrains de l'Ukraine ont été ouverts à la civilisation économique, s'il y a eu une agriculture assez avancée, un élevage pareil à celui qu'on trouvait dans l'Europe centrale et occidentale, cela est dû à Duca, un grand organisateur,

qui est venu avec ses capitaux, avec son initiative, ses idées de rénovation économique et financière, et c'est par lui donc qu'a commencé alors, en 1681, une nouvelle période dans l'histoire de ces régions ucrainiennes.

Deux ans après, il y a eu la campagne de Vienne, et, aussitôt après cette campagne, le chef des Cosaques, de ceux qui étaient reliés à la Pologne, Kunicki, fit une campagne hardie du côté de la Bessarabie méridionale, de celle qu'on appelait alors „Bessarabie“, parce que l'emploi du terme dans son sens actuel est tout à fait récent. La Bessarabie était, au commencement et jusqu'à l'occupation russe de 1812, uniquement le territoire méridional de la région entre le Pruth et le Dniester, celui qui avait appartenu aux princes de Valachie, qu'on appelait d'après leur ancêtre les Bassarab : la région du Danube inférieur et des lacs. Dans cette Bessarabie il y avait des villes fortifiées qui appartenaient aux Turcs, dès la fin du XV-e siècle (1484), Chilia et plus loin, à l'embouchure du Dniester, le Moncastro des Génois, devenue la Cetatea-Albă des Moldaves et, en plus, les Turcs s'étaient établis en 1538 à Tighinea, leur Bender à eux, célèbre par le séjour dans les environs de cette ville de Charles XII.

Kunicki entreprit donc une campagne du côté de cette Bessarabie qui en langue tatare, car les Tatars y avaient été établis pour surveiller les pays roumains dès le début du XVII-e siècle, s'appelait le Boudchak.

Or, pendant cette campagne une grande partie des jeunes nobles moldaves s'est déclarée pour la politique chrétienne. Un document a été publié, leur propre lettre d'adhésion, il y a une trentaine d'années¹. Il y avait alors dans les deux pays roumains toute une classe disposée à soutenir la politique chrétienne, classe militaire de jeunes boïars — pas de première classe, mais appartenant aux rangs inférieurs de l'aristocratie moldave et valaque. J'en ai trouvé plusieurs dans mes recherches, qui, ne pouvant pas combattre dans leur pays et sous les drapeaux de leur pays, contre les Turcs, et n'allant pas du côté de la Transylvanie et du côté de l'Empire pour certaines raisons, se dirigeaient vers la Pologne². Il y a eu ainsi un contact, très intéressant, entre les Polonais et

¹ Voy. Iorga, *Studii asupra Chiliei și Cetății-Albe*, Bucarest 1899.

² Nos *Studii și doc.*, V ; nos *Documente Callimachi*, I

les Roumains, qui n'était pas un contact d'États, par cette jeunesse guerrière, rêveuse, romantique, qui allait servir sous les drapeaux polonais.

Ceux qui s'étaient ralliés à Kunicki appartenaient à cette direction ; mais, en même temps, il y a eu entre les grands boïars et les Polonais, pendant cette même année glorieuse 1683, d'autres rapports.

À côté des rapports militaires il y a eu les rapports intellectuels, dont le principal représentant est un historien qui a écrit en latin, en roumain et aussi en polonais, un des poètes, pas des plus grands, mais un des poètes assez corrects en langue polonaise. Il s'agit du Grand Logothète de Moldavie Miron Costin.

La correspondance de Miron Costin avec la Pologne était naturelle, étant donné que ce fils d'un boïar moldave avait fait toutes ses études en Pologne, à Bar. Il avait été pendant de longues années empêché de revenir dans son pays. et il s'était formé absolument à la façon polonaise.

Si on veut rechercher un exemple de cette façon d'être un bon patriote dans son pays et en même temps d'appartenir par son éducation, par son âme à une civilisation étrangère, on peut le trouver dans l'histoire de l'influence française, si puissante, exercée sur les Roumains au cours du XVIII-e et du XIX-e siècles. Beaucoup de personnes qui figurent en première ligne parmi les représentants de l'idée nationale roumaine, qui ont employé leur vie ou bravé les plus grands dangers en soutenant la cause nationale, ont été élevées à Paris, y ont fait toutes leurs études et auraient été parfois incapables de s'exprimer de façon correcte dans leur propre langue ; jusqu'aujourd'hui, lorsqu'il s'agit de correspondre, elles emploient le français, un français très correct où seul un grammairien très expert pourrait découvrir ce qui appartient au fond national.

Miron Costin représente donc autre chose que ces jeunes soldats, et la politique polonaise pouvait donc s'appuyer dès 1683 sur deux éléments différents ; d'un côté les soldats qui cherchent l'aventure au-delà le Dniester, et, de l'autre, cette façon spéciale d'interpréter le nationalisme roumain par le contact avec la civilisation occidentale, donc avec la civilisation polonaise, qui était représentée par Miron Costin.

En 1684 les rapports avec la Moldavie ont été plus étroits, à ce point que Sobieski pouvait écrire, le 27 février, l'ancien prince Petriceicu ayant été rétabli, que le pays a reconnu sa souveraineté¹, et voici qu'à la date du 25 juillet de cette année les vœux des Moldaves, qui ne voulaient pas de ce prince imposé² sont présentés au roi de Pologne.

Je les analyserai d'abord et ensuite j'expliquerai leur caractère et les intentions de ceux qui se sont adressés de cette façon, en demandant ces choses-là, au roi de Pologne.

Dans les manuels d'école, et parfois dans les livres d'érudition qu'écrivent des personnes ayant une information suffisante, munies d'assez d'intelligence pour interpréter les textes, il arrive qu'on confonde d'une façon étrange les différents éléments qui se trouvent dans la même nation. Dans l'histoire il faut être d'une précision absolue. On ne peut pas dire : là il y a les Polonais, là les Roumains, les Moldaves et les Valaques ; il faut se demander toujours : quelle espèce de Polonais ? Quelle espèce de Roumains ? Quelle espèce de Moldaves et quelle espèce de Valaques ? Autrement on arrive à une confusion, très facile à saisir et encore plus facile à répandre, mais qui inflige parfois des responsabilités historiques à des personnes qui ne les ont jamais eues.

Voici donc quelles sont les demandes des Moldaves, qui se sont rendus en Pologne, à Zolkiew, au mois de juillet 1683 : le clergé, les boïars, le corps privilégié de l'armée, comme troisième catégorie, demandent des privilèges de classe ; ils ne veulent pas un prince, ils ne cherchent pas même à définir la future autorité du prince ; il n'est pas question de lui. Ceci a une grande importance. Ceci signifie la différence entre l'ancienne politique polonaise, qui a été pendant longtemps acceptée par les Moldaves, et la nouvelle politique, qui le sera beaucoup moins, parce qu'il y a maintenant un changement d'attitude qui rompt avec un passé qu'on aurait pu conserver si l'esprit de l'époque n'avait pas été tout à fait différent. L'instinct national le plus élémentaire des Roumains ne pouvait pas, en effet, se concilier

¹ Wallachia enim in fidem recepta ; nos *Actes et fragments*, I, p. 298, no. 1.

² Bogdan, loc. cit., p. 151 et suiv., no. LXXVIII — Cf. Chowaniec, dans *Închinare lui Nicolae Iorga*, Bucarest 1931, pp. 117-118. — Petriceicu les avait cependant convoqués à Botoșani et une convention avait déjà été conclue ; Bogdan, loc. cit., p. 147 et suiv.

avec les aspirations de gloire de la nouvelle Pologne, avec l'idée d'Alexandre-le-Grand lors de la conquête de la Perse et avec toute cette épopée qu'on cherchait à renouveler à la fin du XVII-e siècle.

Donc l'oligarchie moldave demande qu'on lui restitue ses paysans et surtout qu'on lui accorde le droit de se retirer en Pologne, d'y obtenir le droit de cité, le droit de libre séjour pour n'importe quel noble moldave. On veut, ensuite, que les armées polonaises qui entreraient en Moldavie se comportent de telle façon que l'habitant soit épargné, condition très difficile à remplir pour n'importe quelle armée de cette époque, parce qu'on vivait sur l'habitant ; il n'y avait pas encore d'intendance et, au lieu que l'intendance profite, il y avait l'habitant qui perdait.

D'après ce qu'on vient d'entendre, on se rend compte qu'il s'agit du côté des Moldaves uniquement d'intérêts de classe. Ces vœux sont ceux de la classe aristocratique. Cette classe entend se soumettre à la Pologne comme partie intégrante de ce royaume. Autrement, on aurait parlé du prince et de sa situation.

Dans la politique royale polonaise il y avait aussi la même conception, tandis qu' auparavant, au XIV-e siècle, on concevait les rapports entre le royaume de Pologne et la principauté de Moldavie d'une autre façon. La principauté de Moldavie est un État. Cet État fait l'hommage au roi de Pologne : le prince sera donc soutenu par le roi. Il y aura entre eux une association militaire, de croisade, pour combattre l'Infidèle, le Turc. Une frontière existe, mais par dessus cette frontière les mains se tendent, se serrent, pour que, à l'heure propice, les uns et les autres partent pour la même campagne de guerre sainte.

L'esprit national roumain n'existait pas alors de la façon, bien définie, que nous avons maintenant de la conception du droit d'une nation à la vie. Il y a cependant une grande différence entre l'association chrétienne pour combattre les Turcs et la soumission absolue, la disparition du caractère national, avec certains privilèges, pas même pour la langue du pays, ni pour ses institutions traditionnelles, mais pour l'aristocratie, qui veut gagner des privilèges supérieurs à ceux dont elle jouissait sous les Turcs.

Voici la raison de cette mésintelligence qu'il faut bien reconnaître, au moins pour certaines catégories de la population, à l'époque de Jean Sobieski. J'ai touché le point essentiel du conflit,



si on peut l'appeler de ce nom, car on verra que ce conflit n'est pas ce qu'on s'imagine.

Nous arrivons ainsi en 1686, année de la première campagne de Sobieski.

Il voulait aller jusqu'au Danube, et même plus loin que cela. Je ne sais pas si l'historiographie polonaise a défini dans ses limites les plus larges cette politique de grande offensive et d'espérances, brillantes. Il s'agissait de s'entendre avec le prince de Valachie lui-même. Et je m'arrête à ce prince Șerban Cantacuzène.

Qu'est-ce qu'était ce Cantacuzène ?

La bonne manière de présenter l'histoire est, comme je viens de le dire, de recourir toujours à une nouvelle définition. On ne peut pas écrire d'une façon intelligente en disant : „Jean Sobieski a eu des relations avec Șerban Cantacuzène, prince de Valachie“, et s'arrêter là, comme s'il était question de quelqu'un qu'on a à peine rencontré dans la rue. Puisqu'il s'agit pour la première fois de quelqu'un qu'on ne connaît pas du tout dans l'histoire des rapports polono-roumains, il faut dire quel était l'homme avec lequel Sobieski devait entrer en rapports. Je reviendrai ensuite à la Moldavie pour donner la définition exacte de ce qu'était Constantin Cantemir.

Lorsqu'on juge un procès à notre époque, le procureur prend le soin de recueillir des renseignements sur le prévenu ; on ne le juge pas seulement sur ce qui est arrivé au moment où il a commis son délit supposé ; on s'informe de son passé, et on juge le délit en rapport avec tout les antécédents du prévenu et le milieu dans lequel il a vécu.

Șerban Cantacuzène était un homme de grande valeur, d'ambitions encore plus grandes, représentant et descendant d'une famille impériale qui s'était établie à la fin du XVI-e siècle en Valachie et qui s'était étendue en Moldavie aussi. Il y a encore des Cantacuzènes, en Roumanie, en Russie, qui appartiennent à cette branche de l'ancienne famille impériale byzantine qui s'est établie sur la rive gauche du Danube¹.

C'était aussi un homme terrible, autoritaire, dominant, réunissant des qualités militaires à la conception très élevée de ses droits. Il entretenait une illusion très explicable, étant donné son

¹ Voy. notre étude sur ces familles byzantines dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, XVIII, 1931.

grand nom : il espérait pouvoir s'établir sur le trône des empereurs de Constantinople, ses antécresseurs.

On dira, c'est une folie. Pas autant. Il faut tenir compte du moment. Tout était bouleversé : on avait la conviction ferme que les Turcs perdront Constantinople ; après la défaite de Vienne et la perte de toute la Hongrie on se demandait quel serait le sort de l'ancienne capitale des empereurs byzantins. Et Șerban Cantacuzène pouvait se dire : „Constantinople doit revenir au descendant de ces anciens empereurs ; il est bien certain que j'en descends et je réclame donc pour moi ce Siège impérial“.

Il y a des preuves contemporaines de cette grande et noble ambition. J'ai même cru pouvoir interpréter le titre de Șerban Cantacuzène tel qu'il figure au dessus d'un de ces documents, où un „tz“ final paraît inexplicable sans cette hypothèse, qu'au moins pour le flatter le secrétaire aurait introduit : „Tzar“, empereur de Constantinople.

On pense bien que Cantacuzène, qui négociait aussi avec les Impériaux allemands, était charmé de l'idée de voir apparaître une armée polonaise, qui aurait été un appui pour entrer dans la péninsule des Balkans et faire la campagne de Constantinople. C'est pourquoi en juillet 1686 il offrait 4.000 hommes de troupes auxiliaires au roi, aussitôt qu'il aura dépassé Snyatin¹. Voici une chose qu'on ne voit pas d'une façon assez claire dans les grands projets conçus après les événements de 1683.

En même temps Sobieski regardait aussi du côté de la Transylvanie, de cette Transylvanie qui appartenait à un prince magyar, vassal, lui aussi, de l'empereur de Constantinople. Des Au-

¹ Nerva Hodoș, dans la collection Hurmuzaki, XVI, p. 109, no. CCLX. On l'attendait à Jassy, à Fălciu ; *ibid.*, p. 125, no. CCLXXXII ; p. 127, no. CCLXXXIV ; p. 133, no. CCXCIV : avec 18.000 soldats Șerban aurait attendu que le sort de la guerre en Occident se décide à Bude. Sobieski demande pour son futur allié le concours des Impériaux ; Bogdan, loc. cit., pp. 150-151, no. LXXVII. Une lettre de Constantin, le frère et le principal conseiller de Șerban, *ibid.*, pp. 181-182, no. C (11 janvier 1689). — On croyait à Lwów, en 1684, qu'il avait fait massacrer 700 Turcs qui seraient venus pour emmener comme otages sa femme et ses enfants (comme Cantemir n'avait pas de femme, la „Valachie“ ne peut pas être la Moldavie ; nos *Actes et fragments*, I, p. 299, no. 1). En 1688 on croyait encore en Pologne aux offres de Șerban (Hodoș, loc. cit., p. 195, no. CCCXLV). Le roi se plaignit des conventions conclues entre ce prince et les Impériaux (*ibid.*, p. 199, no. CCCCLIV).

trichiens se préparaient à la conquérir, et le duc de Lorraine devait conclure plus tard avec ce prince un traité qui abandonnait la Transylvanie à l'Empire, pour que la paix de Carlowitz reconnaisse la domination impériale sur la province.

Mais, s'il est question d'établir en Transylvanie une domination chrétienne, pourquoi serait-ce la domination germanique, et non pas celle du roi de Pologne? Il y avait un changement radical dans la situation de la Transylvanie. Si on se rappelle l'opposition énergique que Zamoyski a maintenue pendant des années contre l'établissement en Transylvanie, par dessus la dynastie des Báthory, de l'archiduc Maximilien, à la fin du XVI-e siècle, de cet archiduc qui était d'ailleurs l'ennemi des Polonais aussi par le fait qu'il s'était porté candidat à la couronne de Pologne, ayant été écarté par le succès de Sigismond de Suède, alors on comprend mieux pourquoi Sobieski, devant cette liquidation imminente de la domination turque entière, pouvait penser aussi à la Transylvanie¹.

C'est à cause de cela qu'il avait entretenu, dès 1677, des rapports avec cette Transylvanie où aussi pénétrait son ambition, si grande et si légitime. C'est dans cette disposition que Sobieski entre en Moldavie et y rencontre un nouveau prince, nommé par le séraskier de l'offensive turque: Constantin Cantemir.

Qui était Constantin Cantemir? C'était un petit propriétaire du côté du Pruth, près de cet endroit où en 1711 Pierre-le-Grand devra conclure, dans une situation extrêmement humiliante, son traité avec le Grand Vizir. Il avait fait partie de cette petite noblesse qui se mettait à la disposition des Polonais, de ces jeunes aventuriers romantiques. Il était devenu officier polonais. Lorsqu'on se représente en Pologne un Cantemir ami des Turcs, on s'imagine au fond un personnage de caractère très oriental, avec une énorme barbe allant jusqu'à la ceinture, portant un magnifique turban et un yatagan à la ceinture, et on dit: voilà l'ennemi de la politique chrétienne, avec sa barbe et son turban, son yatagan. Or c'était

¹ Voy. le rapport de La Vauguyon, dans Hodoş, loc. cit., p. 135, no. CCC: „L'on dit que ce prince va du côté de la Moldavie et Valachie pour engager les Transilvains dans ses intérêts et que l'on croit qu'ils aiment mieux être sous sa protection que sous celle de l'empereur“. Aussi *ibid.*, p. 146, no. CCCXXVI: les Transilvains craignent „l'oppression des troupes allemandes en appelant les siennes“.

un demi-paysan, demi-noble, ayant son lopin de terre du côté du Pruth, et qui avait servi loyalement la Pologne. De plus, il était arrivé au trône sans l'avoir voulu, pendant une campagne d'un de ses amis, qui était commandant suprême des armées ottomanes dans la Dobrogea¹.

On l'a improvisé prince, et je crois que cet homme, qui était d'une modestie exemplaire, aura secoué d'effroi ses épaules en pensant à la responsabilité, si grave et si lourde, qui devait peser sur lui à partir de ce moment.

Cantemir n'était pas à cette date l'ennemi de Miron Costin, du „Mironaszko“ des Polonais; au contraire, illettré, sachant à peine signer, — on prétend même qu'il ne signait pas et faisait seulement passer sa plume sur un morceau de bois dans lequel était creusé son nom, — il était l'admirateur de ce savant, et sans doute cet homme avait des tendances à un niveau plus élevé de culture, étant donné qu'il a employé tous les moyens pour faire de son fils Démétrius, le futur historien de l'Empire ottoman, et même de son second fils Antiochus des personnes au même niveau que n'importe quel gentilhomme de l'Europe centrale ou de l'Occident. Car Démétrius Cantemir a été, en effet, un phénomène pour son époque, possédant les langues orientales, les langues de l'Occident, ayant des aptitudes pour n'importe quel domaine de la science ou de la littérature, et même de la musique: on chantait à Constantinople des chansons dues à Démétrius Cantemir, qui a trouvé même une notation particulière pour la musique des Turcs. Si Démétrius a eu ces qualités, il le devait à ce père dont la suprême ambition était de donner à sa race un grand érudit.

La politique de Miron Costin était celle que je viens d'indiquer, et, le prince étant, dès ce moment, en excellents rapports avec celui qui était devenu son conseiller et, auquel il s'adressait aux grandes occasions, on comprend que Sobieski n'eût pas devant lui un ennemi. Des missions moldaves à la Cour de Pologne en 1685, dont une publique et solennelle, le montrent, aussi bien que la visite d'un agent polonais, le père Wierzchowski, à Jassy².

¹ J'ai donné une nouvelle édition de la *Vita Constantini Cantemyrii* par son fils Démétrius.

² Chowaniec, loc. cit., pp. 122-123 et 123, notes 1 et 2, d'après le registre de comptes de Jablonowski, d'autres inédits et les *Mémoires de l'Académie Roumaine*, XXI, p. 204.

On objecte cependant que, lorsque, en 1686, le roi envahit la Moldavie, Cantemir a quitté Jassy avant l'entrée de Sobieski. Mais celui que le roi considérait déjà comme son associé pour venger l'ancienne défaite de Țuțora¹, ne pouvait pas faire autrement, pour plusieurs raisons.

D'abord, c'était un soldat, et il jugeait la campagne de Sobieski en soldat; il n'était pas dominé par le romantisme qui à ce moment s'était saisi de l'esprit du roi.

Il savait bien qu'on peut aller en Bessarabie, mais qu'on n'y trouvera ni provisions, ni eau, ni, donc, la possibilité de poursuivre la campagne; avec son esprit paysan, tout à fait opposé à l'esprit aristocratique de Sobieski, il jugeait les choses d'une façon beaucoup plus terre à terre, mais beaucoup plus pratique.

Aussitôt après le retour de Sobieski, au cours de l'année suivante, 1687, on le voit demander au roi de renouveler sa campagne, mais, s'il la renouvelle, il faut envoyer d'abord ce qui est nécessaire pour fortifier les châteaux du pays, et il demande qu'on fortifie non seulement les petits châteaux, depuis longtemps abandonnés, du côté des Carpathes, mais les villes, Jassy elle-même. Faisant ce que Cantacuzène demanda plus tard aux Impériaux, il disait: ayant la responsabilité de ce pays, de ses habitants, de son avenir, je demande que cette campagne soit une campagne sérieuse, pouvant aboutir; envoyez des troupes assez nombreuses pour que je puisse y rattacher les miennes, prenez toutes les mesures pour que la domination turque ne revienne jamais².

Entre Petriceicu, qui était un peu dans les nuages, et Constantin Cantemir, faisant partie d'une race qui avait labouré la terre, il y a une différence. On a ici l'homme pratique, l'ancien rural, et en même temps celui qui avait été soldat et qui connaissait son métier.

Qu'est-ce qu'il a fait, du reste? Il s'est retiré de Jassy, laissant à son remplaçant le droit de rallier à l'armée royale le plus grand nombre possible de soldats moldaves. Il avait mis à la disposition du roi, dès que les Polonais passèrent le Pruth,³ son armée⁴,

¹ Hodoș, loc. cit., p. 121, no. CCLXXVI. Cf. *ibid.*, p. 125, no. CCLXXXII.

² *Ibid.*, p. 156 et suiv.

³ *Ibid.*, pp. 122-123, no. CLXXVIII.

⁴ *Ibid.*, p. 121, no. CCLXXVI.

se faisant accompagner pendant sa retraite d'un certain nombre de soldats.

C'est tout ce qu'il pouvait faire. En échange il reçut cette réponse qui passait par dessus sa tête : „je considère les Moldaves comme mes propres sujets“¹.

Il objectait que se présenter lui-même, ceci mettrait en danger la vie de son fils cadet, otage à la Porte, mais que les quatre boïars qu'il laisse pour gouverner en son absence pourront fournir une cavalerie de 6.000 hommes².

De fait son principal remplaçant et le Métropolitite, offrirent, à Jassy, au royal hôte 2.000 cavaliers³.

Lorsque Sobieski est arrivé à Jassy, lorsqu'il s'y est moqué du prince qui avait abandonné sa capitale, — comme il savait parfaitement le roumain, étant le fils de Jacques Sobieski, qui avait eu des relations étroites avec les Moldaves, il a improvisé une chanson pendant le banquet, dans laquelle il disait, — et voici les vers roumains :

*Constantine, fugi bine:
Nici ai casă, nici ai masă,—
Nice dragă jupăneasă*⁴

Cantemir a répondu : „hélas!, je n'ai pas de femme depuis longtemps, mais ma maison et la table sont à la disposition de Sa Majesté“. Le paysan savait parler.

A la fin, Jassy, où le roi avait laissé des commissaires pour recueillir les provisions⁵, brûla, et c'est Constantin Cantemir qui aurait fait incendier sa capitale, étant donné que le roi n'y avait aucun intérêt.

Je me demande d'abord quel intérêt avait Constantin Cantemir à détruire Jassy, se rendant odieux à ceux qui étaient et devaient continuer à être ses sujets.

Mais, à ce propos, voici une lettre du châtelain de Chelm, datée le 24 septembre 1686 : „Je ne veux pas encore croire que Sa Ma-

¹ *Ibid.*, p. 122, no. CCLXXVI.

² *Ibid.*, pp. 122-123, no. CCLXXVIII.

³ *Ibid.*, p. 125, no. CCLXXXII.

⁴ „Constantin tu fuis bien : tu n'as ni maison, ni table, ni chère épouse“ ; *Vita Constantini Cantemyrii*.

⁵ Hodoș, loc. cit., p. 134, no. CCXCVII. Cf. la „Gazette“ française, dans Mihordea, *Mélanges de l'école roumaine en France*, 1933.

„jesté le roi ait ordonné de mettre le feu à Jassy. Et pourquoi „irait-il en Valachie? Peut-être est-ce pour se joindre aux troupes „impériales. Il se peut aussi que les Valaques l'aient demandé. Je „ne peux pas le deviner¹“.

Je crois que cette question de l'incendie de Jassy en est réglée. Du reste la proposition de Cantemir, adressée au roi de Pologne, de revenir en Moldavie, et dans d'autres conditions, avec un plan bien fixé, s'étant d'abord préparé les points nécessaires pour une résistance ultérieure, pour que, si les Turcs reviennent, on puisse se défendre dans cette capitale même de Jassy, le montrait assez.

En effet, le 28 mars 1687 Sobieski adresse au Voévode de Russie une lettre dans laquelle il parle de cette proposition de fortifier les villes moldaves, mais ajoute: „Il est vrai, nous n'ac- „cordons pas trop de foi à ces offres parce que nos prédéces- „seurs et nous-mêmes nous nous y sommes brûlés plus d'une fois²“.

Il est possible qu'on „s'y soit brûlé“, mais je demande si on en a tiré profit, avec toute la prudence nécessaire, et en prenant toutes les précautions, si on a fait vraiment usage de cette proposition, très nette.

Il faut bien dire qu'on ne l'a pas fait. Il y a eu des proclamations à l'adresse des Moldaves, qu'on considérait déjà comme des „sujets“³, — c'est le terme employé. On leur dit que la seule intention du roi est de les „délivrer du joug turc et de ramener à l'unité chrétienne ce pays“, et en même temps il continue à entretenir des rapports avec Étienne Petriceicu, qui était un prétendant continuel⁴. On peut se demander si pour Constantin Cantemir il était très alléchant de voir venir une armée étrangère qui installerait à sa place l'autre.

Alors, de son côté, il a dû se méfier un peu de ce qui devait arriver.

De plus il n'y a pas eu d'armée au XVII-e siècle qui n'eût pillé. Si les Moldaves étaient entré chez leurs voisins, ils auraient fait la même chose. Il faut compter aussi avec la composition d'une armée de cette époque. Il y avait des Cosaques, et on n'a jamais maîtrisé les Cosaques, qui ont montré plus d'une fois une

¹ Cf. aussi *ibid.*, p. 134, no. CCXCVII: „par la malice des Moldaves ou la négligence des nôtres“.

² Hodoş, loc. cit., pp. 156-157; Bogdan, loc. cit., no. LXXXI.

³ *Ibid.*, pp. 160-161, no. LXXXIV.

⁴ *Ibid.*, pp. 162-163, no. LXXXVI. Cf. *ibid.*, pp. 163-164.

sympathie évidente pour ce qui appartient au prochain. C'était une armée très utile, mais absolument indisciplinée. Il a dû y avoir donc en Moldavie quelque chose qui a indisposé tout de même les habitants de certains districts.

Voici une déclaration de la part du roi lui-même : „Les pillards „non seulement nous ont désaffectionné le hospodar, mais encore, „d'amis qu'il était, ils nous l'ont rendu ennemi, à ce point que, „lorsque nous y arriverons avec nos troupes, nous n'y trouverons que désert et ruines“¹.

En 1691 Sobieski est revenu en Moldavie, où il n'a pas trouvé d'opposition. Il a garnisonné le château de Neamț, dans la montagne. Il y a toute une légende qui s'appuie sur la réalité contemporaine : la défense d'un petit nombre de soldats moldaves contre l'armée du roi de Pologne. Il y a bien eu quelques gardiens de défilés dans la montagne qui ont capitulé et livré cette vieille forteresse, du reste d'après le désir manifesté par le prince lui-même au roi de Pologne. Puis on a pris Soroca, autre château, sur le Dniester, et, avec cela, on s'est arrêté².

Cette expédition, qu'on a présentée comme ayant pour but de donner des garanties à la conclusion de la paix³, aurait pu signifier beaucoup pour tout le sort du Sud-Est de l'Europe, à condition qu'on eût mieux tenu compte de la pensée pratique du vieux paysan établi sur le trône de Moldavie.

Les intellectuels, les chevaliers de croisade représentent ce qu'il y a de plus noble dans l'humanité, mais je crois qu'il faut, dans toute action politique, et même dans les actions politiques de nos jours, demander non seulement l'avis des intellectuels, parfois des romantiques, mais aussi celui de l'homme de la glèbe. Celui-là ne sait pas tant de choses, mais ce qu'il sait, il le sait d'une façon fondamentale. Et, lorsqu'il est question de sa terre, il n'y a pas de meilleur conseiller.

Comme la nouvelle politique polonaise s'appuie, non pas seulement sur les politiciens de Roumanie, mais sur les sentiments

¹ *Ibid.*, p. 167, no. xc. Cf. les deux lettres suivantes de Cantemir.

² La ville de Roman et le village de Hangu, dans la montagne, auraient été aussi occupés ; Hodoș, loc. cit., p. 272, no. DCX ; p. 330, no. DCCLIX.

³ *Ibid.*, p. 270, no. DCIV.

Imprimerie
„Datina Românească“
Vălenii-de-Munte
(Roumanie)

